

Nicolas Maury rayonne en mélancolique sauvage à Vidy

Dans le spectacle captivant de Robert Cantarella, le comédien français incarne un prince de Hombourg grave et gamin, à découvrir jusqu'à dimanche à Lausanne



Alexandre Demidoff

Publié le 08 décembre 2023 à 17:33. / Modifié le 09 décembre 2023 à 15:01.



Un sauvageon que ce prince de Hombourg. Vous le croyez fait pour les symphonies héroïques, pour les médailles rutilantes, pour les hourras de ses soldats bëlant d'admiration. Il est en vérité gamin, improbable, décousu, un pied ici-bas, un autre dans la brume. Au Théâtre de Vidy à Lausanne, le comédien Nicolas Maury est tout cela à la fois, magnifique d'incertitude dans la peau du héros de Heinrich von Kleist. Il imprime son magnétisme saturnien sur le beau spectacle du Français Robert Cantarella.

Le mystère du *Prince de Hombourg*. Quand il écrit cette pièce, Heinrich von Kleist (1777-1811) a 34 ans et une poignée de semaines encore à vivre. Il envisage le suicide, il a trouvé en Henriette Vogel l'âme sœur - elle est atteinte d'un cancer - avec qui passer à l'acte. L'Europe est alors sous le joug de Napoléon, ce qui n'est pas pour plaire à l'officier prussien. *Le Prince de Hombourg* relate la victoire, en 1675, de la Prusse contre l'envahisseur suédois. C'est ce miroir a priori exaltant que tend à ses contemporains l'auteur génial de *Michael Kohlhaas* - l'histoire d'un maquignon assoiffé de justice.

Lire: Nicolas Maury, un rôle de rêve au Théâtre de Vidy

Mais Kleist ne serait pas Kleist s'il n'avait pas doté son personnage d'une distraction fatale. Hombourg a des absences, une part de lui s'épanche ailleurs. Il vainc l'ennemi en se moquant du plan de bataille du Prince-Electeur. Il n'en fait qu'à sa tête, obnubilé qu'il est par le gant d'une demoiselle qui lui est apparue en songe. Son souverain, qui l'apprécie pourtant, le condamne à mort. Son crime? Hombourg est indiscipliné, en vérité insoluble dans le grand bain de son époque, étranger malgré lui.

«Mais où est Hombourg?» s'inquiètent ses amis, le comte Hohenzollern d'abord - Jean-Louis Coulloc'h, terrien, poétique, merveilleux. Ils l'ignorent, mais sa patrie véridique est infinie, dangereuse et voluptueuse à la fois. Ce pays de nulle part, vous le parcourez en préambule, sur un écran - un film d'Antoine Pirotte. Il embrasse une forêt ténébreuse où file un lièvre, où musarde une biche, où tout bruit, craque, chuchote - bande-son d'Alexandre Meyer. Cette cascade d'images est un flux de conscience. Hombourg sort de là.

L'amant somnambule

Le voici justement, de dos encore, c'est-à-dire déjà insaisissable, en slip, captif d'un jardinet rectangulaire, une sorte clairière miniature. A main droite, dans la scénographie de Sylvie Kleiber, une armure et des bannières: les accessoires de la gloire. Le décor est ainsi fait de pièces rapportées, ici un fauteuil, là une esquisse de couloir, bouche tendue de rideau rouge par où passent les protagonistes. Tout est allusif pour que l'essentiel advienne: la fugue de Hombourg, la possibilité d'une liberté.

Lire: «Le Prince de Hombourg» en 2014 au Festival d'Avignon

Il s'expose donc de dos, dans cet état second qui est celui du somnambulisme. Il tresse une couronne de lauriers dont il ceindra bientôt sa tête. Le Prince-Electeur (Christian Geffroy Schlittler) s'amuse de cette fantaisie. Le dormeur solitaire invoque une bien-aimée. Elle est là, comme magnétisée. C'est la princesse Natalie (Bénédicte Amsler Denogent) qui laisse tomber, mais oui, son gant. Son fiancé en rêve le recueille comme une relique, celle d'un amour sublime dont l'aura l'escortera désormais.

Que fait alors Robert Cantarella? Il rassemble les vestiges d'un trésor. Il libère l'antienne d'un héroïsme ancien, aussi tentateur que pathétique, représenté par le colonel Kottwitz (Martin Reinartz) coiffé d'une cagoule à grandes oreilles. Il débusque le spleen de l'Electrice (Charlotte Clamens), égarée dans une époque pas faite pour elle. Le dramaturge Stéphane Bouquet, lui, ajoute des apartés, qui sont comme une extension de la psyché kleistienne.

Enfant de Saturne

Tout cela compose une fresque composite où Nicolas Maury règne en mélancolique burlesque. Voyez-le, il est ce poltron soudain qui se fiche du qu'en-dira-t-on, de sa légende, qui veut respirer le siècle à pleins poumons, ne pas croupir dans un mausolée, mais fleurir l'inconnue de son cœur. Il s'agrippe à sa tante, l'Electrice, comme un chien terrorisé dans l'orage, promène ses pattes sur ses épaules, la supplie d'intervenir auprès du Prince-Electeur. Il trotte à quatre pattes à présent comme un vaurien rimbaldien, comme le dormeur du val avant le coup de feu fatal. Bref, il se vautre dans la lâcheté qui est l'autre nom de sa soif de lumière.

Stupeur pourtant: quand vient la grâce du Prince-Electeur, il se ravise. La proposition est tordue, c'est vrai. Son suzerain lui donne le choix: accepter la sentence ou jouir du privilège de l'exception. Le héros de Kleist se défile encore au programme. Il choisit la voie du néant, l'affirmation suprême par la négativité, comme pour échapper à l'inconsistance qui menace partout ailleurs.

Les orteils dans l'humus de son sépulcre rectangulaire, Nicolas Maury s'enivre de ne plus être, les yeux bandés. Il se croit en train de flotter dans l'empyrée, il danse comme un enfant de Saturne. Hohenzollern le ramène sur la Terre. Heinrich von Kleist est le poète fêlé de cette dialectique: l'odieuse pesanteur du jour et la grâce d'un autre monde où l'on peut avancer désarmé vers l'inconnu. Robert Cantarella et sa bande branlent entre deux rives. Ils sont hantés. Kleist, cet homme inexprimable comme écrivait l'essayiste Marthe Robert, agit ainsi: il vous prend et ne vous lâche plus.

Un prince de Hombourg, Lausanne, **Théâtre de Vidy**, jusqu'au 10 déc.